

James
Joyce
Pénélope

Préface inédite de Laura El Makki



folio **3**€

James
Joyce
Pénélope

Préface inédite de Laura El Makki



COLLECTION FOLIO

James Joyce

Pénélope

*Traduit de l'anglais (Irlande)
par Tiphaine Samoyault
sous la direction de Jacques Aubert*

Préface et notes de Laura El Makki

Gallimard

Préface

Pour les plus endurants d'entre nous, le dernier chapitre du roman *Ulysse* de James Joyce, intitulé « Pénélope », est une récompense. Tel le héros d'Homère qui a relevé de périlleux défis pour rentrer chez lui sain et sauf après vingt ans de guerre et d'odyssée, ils ont traversé les périls d'une histoire qui a tenté avec malice de les semer. Bien sûr, ils ont songé plus d'une fois à sauter des pages, des chapitres entiers même, à abandonner leur lecture. Quelque chose, pourtant, les a fait tenir : le pouvoir hypnotique d'une langue, la quête d'un sens qui toujours s'enfuit, ou simplement le goût du défi. Les voilà donc au chapitre XVIII atteignant, épuisés mais fiers, le sommet d'une montagne réputée dangereuse. Mais un autre chemin est possible pour tous ceux qui se sont perdus en route, ceux qui n'osent se frotter au monument ou qui en rêvent depuis longtemps sans passer à l'action. Cet autre chemin implique de désobéir à la règle universelle qui oblige à commencer un livre par le début. Bondir jusqu'à « Pénélope », donc, telle est l'alternative envisagée. Se jeter dans les vagues en espérant pouvoir nager ou,

pour le dire autrement, lire en occultant le fait que ce texte est la suite – et la fin – d’un autre. Advienne que pourra.

C’est ainsi que j’ai rencontré *Ulysse* la première fois, en ne lisant que ce dernier chapitre dont on m’avait vanté les beautés incomparables. Impossible, avais-je répondu. Ce roman m’était par deux fois tombé des mains. « Lis juste “Pénélope” », m’avait-on répété, ce que je fis, bientôt troublée par des phrases dénuées de ponctuation, cherchant sans cesse mon souffle dans ce flot de paroles mouvantes, désordonnées et parfois insensées ; bouleversée, pourtant, par cette voix surgie de nulle part qui s’exprime de la plus belle des manières – c’est-à-dire pour elle-même. Pendant longtemps, ce texte a existé dans mon esprit indépendamment du roman dont il fait partie. Il se suffisait, il me suffisait. Je le lisais, le relisais et il semblait toujours différent, comme renouvelé. J’y trouvais des mots inédits alors qu’ils avaient toujours été là, imprimés sous mes yeux. J’avais le sentiment étrange que ce texte se transformait à mon insu alors que c’était lui, peut-être, qui me transformait. La vie, après cette lecture, n’était en effet pas la même, soudain plus dense et fiévreuse. L’ascension du roman n’a pu se faire qu’avec cette promesse à la clef : relire ce chapitre, le découvrir encore.

*

Avoir gravi *Ulysse* ne signifie pas l’avoir compris. Le livre, même lu, reste indéchiffrable. Pourtant, l’intrigue est simple. Nul besoin d’avoir lu l’*Odyssée* d’Homère pour la comprendre : la référence, bien que voulue et réelle, est aussi accessoire. Leopold Bloom, la trentaine, marié, père et publicitaire, sort de chez lui un matin et déambule dans Dublin. Il achète du savon, se rend aux funérailles d’un ami, déjeune, se perd, s’inquiète, réfléchit. Il pense à son épouse Molly qui doit être en train de le tromper, à sa fille Milly qu’il aimerait voir, à

son fils Rudy mort il y a longtemps. Bientôt, il se fait prendre à partie à la sortie d'un pub, plus loin il fantasme sur une femme aperçue près de l'eau. Son chemin croise celui de Stephen Dedalus, jeune diplômé et enseignant qui lui aussi parcourt la ville, livrant une conférence sur Shakespeare à la National Library, et n'ayant plus d'endroit où dormir. À la nuit tombée, les deux individus, nouveaux camarades, entrent dans un bordel, se trouvent mêlés à une bagarre et repartent en direction du domicile de Bloom où ils dégustent, à une heure plus que tardive, un chocolat. Puis, Dedalus s'en va et Bloom se glisse dans son lit aux côtés de Molly, qui dort à moitié. Tandis que son mari sombre dans le sommeil, elle pense en silence à la journée écoulée, à son existence passée et future.

Oui, l'histoire est simple. Elle raconte l'ordinaire de quelques vies, les regrets qui collent à la peau, les jalousies qui dévorent, les amours qui questionnent. Cette histoire est d'autant plus simple qu'elle se déroule dans un seul lieu – la capitale irlandaise – et sur une seule journée – le 16 juin 1904 –, chacun des dix-huit chapitres respectant le canevas des principaux épisodes de l'*Odyssée* et figurant l'horloge du temps qui passe : le récit commence tôt le matin et se clôt tard dans la nuit. La difficulté vient davantage de la langue et de ses propres aventures. Une langue qui, à chaque nouveau chapitre, non seulement tranche avec les précédentes publications plus classiques de Joyce – le recueil de nouvelles *Dublinois* (1914) et le roman autobiographique *Portrait de l'artiste en jeune homme* (1916) –, mais pulvérise aussi une certaine tradition littéraire, explorant tous les styles, empruntant à tous les genres, superposant toutes les voix. Joyce avait pleinement conscience de l'objet nouveau et déroutant qu'il construisait. Il avait même conçu un tableau à l'attention de son ami écrivain et lecteur de la première heure Carlo Linati (1878-1949) – tableau que la critique désigne aujourd'hui comme le « schéma

Linati » – sorte de boussole pour se repérer dans le livre : « [...] je crois que – vu l'énorme volume et la complexité plus énorme encore de mon roman trois fois maudit il vaudrait mieux vous envoyer une sorte de sommaire – clef – squelette – schéma – uniquement pour votre usage personnel. Vous comprendrez peut-être mieux mon idée quand vous aurez le texte^{*1}. » Plus que cette difficulté formelle qui impressionne ou décourage certains lecteurs aujourd'hui, c'est le parfum sulfureux du roman qui choqua les contemporains de Joyce. Publié dès 1918 par fragments, le roman encore inachevé est vite jugé obscène, interdit puis brûlé. « Il rend les gens furieux^{*2} », admit John Quinn, l'avocat qui défendit les Américaines Margaret Anderson et Jane Heap au procès qui s'ouvre le 14 février 1921 aux États-Unis, elles qui ont fait paraître les premiers chapitres d'*Ulysse* dans leur revue d'avant-garde, et qui seront symboliquement condamnées à une amende.

C'est auréolé de cette censure, d'abord américaine et bientôt anglaise, que Joyce s'installe à Paris. Il a quitté depuis longtemps son Irlande natale et Dublin, « ville de l'échec, de la rancœur et du malheur^{*3} » dans laquelle rien de bon, selon lui, ne peut s'accomplir. Vagabond polyglotte et ruiné, ayant vécu en Italie et en Suisse avec son épouse Nora Barnacle et leurs deux enfants, il espère trouver dans cette capitale cosmopolite, patrie d'adoption de grands écrivains étrangers, un nouveau souffle. Il est déterminé à mettre un point final à *Ulysse*, tout son temps y passe, sa santé aussi. Depuis toujours, il est fasciné par ce personnage, être complet, à la fois fils, époux, père, amant, guerrier. Il est persuadé, surtout, que « le sujet de l'*Odyssée* est le plus humain de toute la littérature du monde^{*4} ». Lui qui a la « tête [...] pleine de cailloux, de gravats, d'allumettes brisées et de verre ramassés un peu partout^{*5} » est d'emblée soutenu à son arrivée, et

salué comme une icône. Il rencontre alors Sylvia Beach, une jeune Américaine qui vient d'ouvrir une librairie dans le quartier de l'Odéon, Shakespeare and Company. Elle a lu et adoré les chapitres interdits d'*Ulysse* et lui propose de publier le roman en entier, prenant le risque de perdre son argent et de ternir sa réputation.

Après maintes péripéties, *Ulysses* paraît à Paris, en langue anglaise et sous une couverture bleue mémorable, le 2 février 1922 – jour des quarante ans de Joyce – en 1 000 exemplaires de 732 pages qui comptent près de 2 500 erreurs typographiques. La traduction française suivra, assurée par Valery Larbaud qui, époustouflé, dira que Joyce « retourne un sol nouveau^{*6} ». En effet, sur cette surface encore vierge, entre autres fantaisies langagières ou immorales, Joyce fait ce qu'aucun autre écrivain n'avait osé faire avant lui : il fait entendre une femme. Elle s'appelle Marion Bloom. Molly.

*

Après sa longue déambulation dans Dublin, Leopold Bloom est donc rentré chez lui. Son Ithaque se situe au numéro 7 d'Eccles street, au nord de la Liffey. Il gagne sa chambre et se couche tête-bêche près « d'une forme humaine, féminine^{*7} » qu'il pense assoupie. Il se met à divaguer, bientôt à rêver. Mais Molly ne dort pas.

Mille pages sans elle, ou presque. Au chapitre IV, « Calypso », elle est apparue pour la première fois dans la pénombre de la chambre conjugale. L'heure était matinale. Bloom s'apprêtait à sortir pour faire des courses et lui avait demandé ce qu'elle voulait pour son petit déjeuner. Elle avait émis « un faible grognement » de refus, nous avions compris à son « chaud soupir profond »^{*8} qu'elle somnolait dans la pièce d'à côté. Bloom était revenu, les bras chargés de rognons et du courrier, avait déposé quelques lettres « près de la

courbe [du] genou » de Molly qui avait ordonné à son mari « Popold »^{*9} de lui faire du thé. Et tandis que Joyce éclairait avec parcimonie le corps voluptueux de cette mystérieuse femme, dont les « gros tétons doux^{*10} » surgissaient du noir, un court dialogue s'engageait à propos des deux lettres qu'elle avait reçues : l'une de leur fille Milly, l'autre de Boylan, son imprésario – Molly est cantatrice – et amant. Changeant habilement de sujet, elle avait demandé à Bloom de lui expliquer un mot qu'elle ne comprenait pas – « métempsycose » –, mais la réponse proposée – « C'est du grec : ça vient du grec. Ça veut dire la transmigration des âmes » – l'avait exaspérée – « Oh, sois pas casse-bonbons ! »^{*11}. Bloom était vite retourné en cuisine car les rognons étaient en train de brûler. Et en quittant avec lui la chambre, nous avons aussi quitté Molly, sans aucune certitude de la revoir.

Tout au long du roman, nous l'attendons, nous l'espérons. Elle hante les pensées de Bloom, désespéré par l'adultère à venir ou déjà consommé, nostalgique du temps où ils s'aimaient à Howth, lorsqu'ils étaient « cachés sous les fougères^{*12} », corps contre corps, la vie devant eux. D'autres femmes ponctuent discrètement le récit, cantonnées à des rôles attendus : aguicheuse, mère ou putain. Pensons à Gerty MacDowell dans « Nausicaa » – le jadis scandaleux chapitre XIII –, assise sur la plage de Sandymount, la jupe relevée, jouant à exciter Bloom qui la regarde de loin. Pensons à Mina Purefoy dans « Les Bœufs du Soleil » – chapitre XIV – qui tente depuis trois jours de mettre au monde son enfant et à qui Bloom veut rendre visite à la maternité de Holles street sans jamais réussir à la voir. Pensons aussi à Bella Cohen dans « Circé » – chapitre XV –, la tenancière du bordel où s'enivrent Bloom et Dedalus, à Florry, Zoe, ou encore Kitty, les prostituées qui comblent de leurs murmures et de

leurs rires la solitude des protagonistes. Bloom étant rentré chez lui, le roman semble se clore sans qu'aucune femme ait occupé un rôle majeur. Et puis Molly arrive. Au contraire de toutes celles qui la précèdent, elle parvient à s'émanciper du regard des hommes. Bloom a beau être allongé à ses côtés, il n'est plus le prisme par lequel nous l'abordons ou l'entendons. À cette « heure exquise si silencieuse^{*13} », au cœur d'un noir que Joyce souhaitait « Étoilé » et « lacté »^{*14}, et dans cette chambre qu'elle semble ne pas avoir quittée depuis le début, Molly s'éveille et déploie sa parole, elle qui, jusqu'à présent, avait davantage été parlée. Peu d'action – une seule, quand Molly se lève pour s'asseoir sur le pot de chambre car elle sent venir ses règles –, rien que des mots. « Pour la première fois dans la littérature mondiale, résumera le professeur et spécialiste de James Joyce, Jean-Michel Rabaté, un personnage se construit entièrement en se disant [...] ^{*15}. »

Quand le chapitre commence, le lecteur a le sentiment d'arriver au milieu d'une phrase qui aurait débuté sans lui. La parole de Molly le devance, elle existe déjà mais personne ne l'entendait encore. Nous découvrons peu à peu cette femme. Son corps reste invisible, caché quelque part dans l'obscurité, mais sa voix torrentielle sculpte l'espace et le temps, donnant forme à des souvenirs, des sensations, des fantasmes, convoquant aussi bien la lumière de sa terre natale – Gibraltar – que Dublin, dont elle connaît les moindres recoins. Molly s'exclame, questionne, interpelle, confond, se reprend, se contredit. Elle parle, chante, susurre, bégaye. Sa parole est plus vraie que jamais car elle vient de l'intérieur. Joyce prolonge ici l'usage de la nouvelle technique narrative qu'il a mise au point depuis le premier chapitre, à savoir le *flux de conscience*, qui consiste à transcrire la spontanéité d'une parole intime, secrète, jamais dite aux autres. Cette parole

débordante, imparfaite, qui porte en elle l'intention de tout dire, sera aussi la signature des contemporains de Joyce, Virginia Woolf ou William Faulkner.

Enfin, Molly prend sa place. Elle exulte en silence, elle « expire » dans une langue magnifiquement déchiffrée par Tiphaine Samoyault, dans le cadre de la nouvelle traduction du roman lancée en 2004 par Jacques Aubert et son équipe pour les Éditions Gallimard. Elle parle mais n'opère aucun tri, ne renonce à aucun mot, n'arrondit aucun angle. Le but de James Joyce est clair : ne rien épargner au lecteur de ce qui la traverse. C'est tout le principe – et l'étrangeté – du monologue intérieur : il donne ici accès à une pensée crue, souvent sexuelle – traversée d'obscénité –, une pensée qui ne s'interdit rien car, par définition, elle n'est pas censée être offerte aux autres. « Pénélope » est donc une vague d'une beauté et d'une violence inouïes, certainement l'un des textes les plus perturbants du roman et peut-être de toute la littérature.

Molly dit avoir trente-cinq ou trente-trois ans, mais son âge importe peu. Sa bouche se fait l'écho du monde, déversant l'histoire de l'humanité entière. Elle s'amuse des clichés de son genre – « c'est normal une femme c'est si sensible à propos de tout et de rien » –, s'inquiète peu des approximations historiques, confondant Aristote avec « Aristocrate ou quelque chose comme ça », s'enorgueillit d'être indispensable aux hommes – « ils peuvent pas se passer de nous » – tout en regrettant leur possessivité – « ils veulent savoir où tu étais où tu vas ». Elle exprime sans gêne son propre désir, rêvant d'un prêtre, s'imaginant faire l'amour avec un gitan ou un autre inconnu – « quelquefois je voudrais qu'un homme n'importe lequel vienne me prendre » –, se souvenant de son dernier orgasme – « j'étais tout en feu » –, assumant pleinement le stéréotype à travers lequel Bloom l'a

jusqu'ici définie – une « femme adultère ». Nostalgique – « y a que la première fois après ça devient l'ordinaire » –, parfois triviale – « pourquoi donc est-ce que nous sommes faites comme ça avec un grand trou au milieu de nous comme un Étalon qui vous l'enfonce à l'intérieur parce que c'est tout ce qu'ils attendent de vous » –, elle semble ne vivre que pour l'amour, chérissant son couple sans oublier qu'il est le résultat d'une minuscule décision – « j'ai pensé bon autant lui qu'un autre ». Parallèlement, elle ne cesse d'interroger sa condition de femme : le bonheur aliénant de la maternité, la honte du corps qui change et que plus personne ne touche, la possibilité de gouverner un jour le monde. À travers elle, c'est aussi le roman entier que nous relisons. Molly pose sa lumière sur des épisodes qui nous ont déjà été contés, elle y ajoute ses détours, ses réflexions, marquant de son empreinte une intrigue qu'on pensait achevée. En cela, elle rejoint la Pénélope de l'*Odyssée* qui, désespérée de ne pas voir Ulysse revenir, défait la nuit ce qu'elle a tissé le jour pour retarder le mariage que lui imposent ses prétendants. Molly n'a pas d'aiguille ni de fil – notons que son nom de famille, Bloom, s'il signifie littéralement « fleurir », évoque aussi « *loom* », le métier à tisser –, mais elle réécrit à sa manière le roman que nous venons de lire, et nous en offre sa propre version.

« “Pénélope” est le clou du livre », écrit Joyce à son ami Frank Budgen, avant de détailler son exploit formel :

« La première phrase contient 2 500 mots. Il y a huit phrases dans l'épisode, qui commence et se termine par le mot femelle *yes*. Il tourne, comme l'énorme globe terrestre, lentement, sûrement et également, en un perpétuel tourbillon. Ses quatre points cardinaux sont les seins, le cul, le ventre et le con des femmes, exprimés par les mots *because*, *bottom* (dans tous les sens du terme : bouton de fondement, fond du verre, fond de la mer, fond de son cœur), *woman*, *yes*. Bien que sans doute plus obscène qu'aucun des épisodes précédents, il me semble que Pénélope est une *Weib*

parfaitement saine, complète, amoral, fertilisable, déloyale, engageante, astucieuse, bornée, prudente, indifférente [...] ^{*16}. »

Ce commentaire de l'écrivain a longtemps conduit à interpréter « Pénélope » comme étant uniquement le portrait d'une femme vue par un homme et réduite – voire caricaturée – à un certain nombre de clichés qui manquent évidemment de la saisir tout entière. Une autre interprétation prend cette idée à rebours et veut que Joyce donne le dernier mot à Molly dans le but de faire triompher la voix féminine, annulant ainsi le point de vue masculin qui la précède. L'écrivain et professeur Philippe Forest propose une autre piste, opposée au rapport de force et débarrassée de la question du genre : « Se situant tour à tour sur chacun de ces deux versants de la vie que détermine la division des sexes, le roman finit en faisant flotter toute conscience – celles des deux personnages principaux, celles de l'auteur et du lecteur – dans une sorte de grand espace vide où tout tourne et se transforme pour s'abolir dans la béatitude d'un vertige ^{*17}. »

Ainsi, dans cette « vallée de larmes » qu'est la vie, Molly semble refuser « la façon dont le monde est coupé en deux » et dessine une ligne instable sur laquelle nous nous tenons tant bien que mal, imparfaits mais égaux. « Est-ce qu'on pourra être un jour à la hauteur des hommes ce qui leur passe par la tête », se demande-t-elle – nous demande-t-elle. C'est l'une des nombreuses questions posées par Joyce dans ce chapitre et à laquelle le « oui » récurrent et énigmatique, ce « oui » qui est le premier et le dernier mot si plein d'espoir de ce monologue, tente peut-être de répondre.

Laura EL MAKKI

*1. Lettre de James Joyce à Carlo Linati, 21 septembre 1920, in *Œuvres, II*, édition de Jacques Aubert, traduction de Marie Tadié, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1995, p. 910.

*2. J. Aubert, « *Ulysse*. Note sur l'histoire du texte », in *ibid.*, p. 1020.

*3. Lettre de James Joyce à Nora Barnacle Joyce, 22 août 1909, in *Œuvres, I*, édition de Jacques Aubert, traduction de J. Aubert, « Bibliothèque de la Pléiade », Gallimard, 1982, p. 1258.

*4. Lettre de James Joyce à George Borach, « Conversation avec James Joyce, 1^{er} août 1917 », *Portraits of the Artists in Exile, Recollections of JJ by Europeans*, éd. William Potts, University of Washington Press, 1979, p. 69-70, traduction et référence de J. Aubert pour *Œuvres, II, op. cit.*, « Introduction », p. XII-XIII.

*5. Lettre de James Joyce à Harriet Shaw Weaver, 24 juin 1921, in *ibid.*, traduction de M. Tadié, p. 937.

*6. Valéry Larbaud : « Je suis en train de lire *Ulysse*. En fait, je ne peux rien lire d'autre, je ne peux même pas penser à autre chose. Tout juste ce qu'il me faut. Je l'aime encore mieux que le *Portrait*. Retourne un sol nouveau, va plus profond. » (Cité par J. Aubert, dans « *Ulysse*. Note sur l'histoire du texte », in *ibid.*, p. 1030 ; extrait de la lettre du 15 février 1921, à Sylvia Beach, traduction de M. Tadié.)

*7. J. Joyce, « Ithaque » (chapitre XVII), *Ulysse*, « Folio classique », Gallimard, 2013, traduction de Bernard Hœpffner, sous la direction de J. Aubert, p. 1120.

*8. J. Joyce, « Calypso » (chapitre IV), traduction de Marie-Danièle Vors, *ibid.*, p. 123.

*9. *Ibid.*, p. 132.

*10. *Ibid.*, p. 134.

*11. *Ibid.*, p. 135-136.

*12. J. Joyce, « Les Lestrygons » (chapitre VIII), traduction de M.-D. Vors, *ibid.*, p. 307.

*13. L'ensemble des fragments cités ne renvoyant pas à une note sont issus du chapitre « Pénélope ».

*14. « Schéma Linati », in *Ulysse, op. cit.*, p. 1226.

*15. Jean-Michel Rabaté, Notice de « Pénélope », in *Œuvres, II, op. cit.*, p. 1817.

*16. Lettre de James Joyce à Frank Budgen, 16 août 1921, in *Œuvres, II, op. cit.*, traduction de M. Tadié, p. 940-941.

*17. Philippe Forest, *Beaucoup de jours, d'après Ulysse de James Joyce*, « Hors série Connaissance », Gallimard, 2021, p. 429.

Pénélope

Oui parce qu'avant jamais il a fait une chose pareille de demander qu'on lui serve son petit déjeuner au lit avec deux œufs depuis le City Arms Hotel quand il faisait toujours semblant d'être alité avec sa voix de malade il faisait sa seigneurie pour se faire remarquer de cette vieille peau de Mme Riordan avec laquelle il pensait avoir la cote et qu'elle nous a pas laissé un radis tout passe en messes pour elle et son âme ce qu'elle pouvait être rat effrayée à l'idée d'allonger 3 sous pour son alcool à brûler me racontant toutes ses maladies elle faisait tout un plat sur la politique les tremblements de terre la fin du monde prenons un peu de bon temps d'abord quel enfer si toutes les femmes étaient comme elle critiquant les maillots de bain et les décolletés bien entendu personne lui demandait d'en porter j'imagine qu'elle était pieuse parce qu'aucun homme aurait voulu la regarder à deux fois j'espère bien que je serai jamais comme elle c'est bizarre qu'elle nous ait jamais demandé de nous couvrir la figure mais c'était sûrement une femme qui avait de l'éducation et ses bavassages sur M. Riordan parci et M. Riordan parlà j'imagine qu'il était content d'en être débarrassé et son chien qui reniflait ma fourrure et se

débrouillait pour se faufiler sous mes jupes surtout dans ces moments là quand même j'aime ça chez lui qu'il soit poli avec les vieilles dames comme ça et les serveurs les mendiants aussi il fait pas le fier parti de rien mais pas toujours si quelquefois il devait attraper un truc grave c'est bien mieux qu'ils aillent à l'hôpital où tout est bien propre mais j'imagine que je devrais le tanner pendant un mois oui et alors on aurait aussitôt l'infirmière dans les pattes il s'incrusterait jusqu'à ce qu'on le fiche dehors ou peut être une bonne sœur comme sur sa photo cochonne bonne sœur comme moi oui parce qu'ils sont tellement faibles et geignards quand ils sont malades ils ont besoin d'une femme pour aller mieux s'il saigne du nez il faut penser O quelle tragédie et cette tête de mourant qu'il faisait en revenant sur le south circular quand il s'était tordu le pied à la fête de la chorale du mont Pain de sucre le jour où je portais cette robe là Mlle Stack qui lui apportait des fleurs fanées les plus moches qu'elle avait pu trouver radine comme elle est n'importe quoi elle ferait pour pénétrer dans la chambre d'un homme avec sa voix de vieille fille elle essayait de se persuader qu'il se mourait par amour pour elle jamais plus ne revoir ton visage même s'il avait plus l'air d'un homme qui s'était tranquillement laissé pousser sa barbe au lit papa était pareil et puis je déteste faire des bandages et des potions lorsqu'il s'est coupé le doigt de pied avec le rasoir en curant ses cors il craignait un empoisonnement du sang mais si c'était moi qui devais être malade alors on verrait comment on s'occuperait de moi sauf que c'est sûr que la femme elle le cache pour pas donner tout le mal qu'ils donnent eux oui il est allé faire ça quelque part j'en suis persuadée à l'appétit qu'il montrait en tout cas c'est pas de l'amour sinon il aurait pas eu faim en pensant à elle alors soit c'était une de ces professionnelles si c'est vraiment là bas qu'il est allé et cette histoire d'hôtel qu'il a inventée un paquet de mensonges pour cacher qu'il le

faisait tout combiné Hynes m'a tenu la jambe qui j'ai rencontré ah oui j'ai rencontré tu te souviens de Menton ou qui d'autre voyons voir avec cette grosse tronche de bébé je l'ai vu lui marié depuis peu et qui flirtait avec une jeune fille au Pooles Myriorama et je lui ai tourné le dos quand il s'est défilé tout gêné pas de mal à ça mais il a eu le culot de me faire la cour une fois bien fait pour lui quelle grande gueule et ses yeux de merlan frit le plus gros crétin que j'ai jamais vu et j'en ai vu et on appelle ça un homme de loi sauf que je déteste les longues disputes au lit ou alors sinon c'est une petite pute quelconque qu'il a levée je ne sais où ou bien ramassée en douce si seulement elles le connaissaient aussi bien que moi oui parce qu'avant-hier il était en train de gribouiller quelque chose une lettre quand je suis entrée dans le salon pour lui montrer la mort de Dignam dans le journal comme si quelque chose me disait de le faire et il l'a couverte avec le buvard en faisant semblant de réfléchir à son business c'est pour ça c'est probable que c'était à une qui pense qu'avec lui elle est tombée sur une bonne poire parce que tous les hommes deviennent un peu comme ça à son âge vers la quarantaine l'âge qu'il a maintenant pour lui soutirer tout l'argent qu'elle peut plus ils sont vieux plus ils sont fous et donc son baiser comme d'habitude sur mes fesses c'était pour donner le change au fond je me fiche pas mal maintenant avec qui il le fait ou qui il a eu avant comme ça j'aimerais quand même le savoir mais tant que je les ai pas toutes les deux tout le temps sous le nez comme cette souillon cette Mary qu'on avait à Ontario Terrace qui rembourrait son faux derrière pour l'aguicher c'était déjà assez nul de sentir sur lui l'odeur des poules peinturlurées une fois ou deux j'ai eu un doute je l'ai fait venir près de moi quand j'ai trouvé ce cheveu long sur son manteau sans compter cette fois là quand je suis arrivée dans la cuisine et qu'il a fait semblant de boire de l'eau 1 femme ça leur suffit pas c'était sa faute à lui bien sûr il débauchait les bonnes

puis il proposait qu'elle partage le repas de Noël avec nous s'il vous plaît ah non merci pas de ça chez moi qui vole mes pommes de terre et des huîtres à 2 shillings 6 la douzaine elle sortait pour aller chez sa tante s'il vous plaît c'était du vol purement et simplement mais je savais qu'il y avait quelque chose entre celle là et lui y a que moi pour découvrir ces choses là il me disait t'as aucune preuve que c'était elle une preuve O ça oui elle aimait beaucoup les huîtres sa tante mais je lui ai pas envoyé dire à elle ce que j'en pensais quand il me suggérait de sortir pour rester seul avec elle je m'abaisserai jamais à les espionner mais les jarretières que j'ai trouvées dans sa chambre ce vendredi où elle était de sortie c'était assez pour moi un peu trop même sa figure s'est décomposée sous le coup de la colère quand je lui ai donné ses huit jours j'y ai veillé on ferait mieux de se passer d'elles je fais les chambres plus vite moi même y aurait pas cette foutue cuisine et puis les ordures à vider en tout cas je lui ai donné le choix c'est elle qui quitte la maison ou c'est moi je pourrais même plus le toucher si je savais qu'il était avec cette sale menteuse effrontée un torchon pareil qui osait me nier l'évidence en face et qui chantait partout même dans les WC parce qu'elle savait qu'elle était trop bien tombée oui parce qu'il était pas capable de se priver aussi longtemps de le faire donc il doit bien le faire quelque part et la dernière fois qu'il a joui entre mes fesses quand était-ce la nuit où Boylan m'a pressé si fort la main en marchant le long de la Tolka¹ mettez votre main dans la mienne j'ai juste serré le dos de la sienne en retour comme ça avec mon pouce en chantant La jeune lune de mai resplendit mon amour aussi parce qu'il se doute bien de quelque chose entre nous il est pas si bête il a dit je dînerai dehors et j'irai au Gaiety² mais je vais pas lui donner ce plaisir de toute façon Dieu sait qu'il me distrait dans un sens à pas porter toujours et toujours le même chapeau à moins que je me paie un joli garçon pour faire ça

puisque je peux pas le faire moi même je plairais bien à un très jeune homme je le troublerais un peu seule avec lui je lui laisserais voir mes jarretières les neuves et je le ferais rougir en le regardant je le séduirais je sais ce que ressentent les garçons avec ce duvet sur les joues toujours en train de faire joujou avec leur machin question réponse est-ce que tu ferais ceci cela et le reste avec le charbonnier oui avec un évêque oui je le ferais parce que je lui avais parlé d'un certain Chanoine ou Évêque assis à côté de moi dans les jardins des Temples juifs pendant que je tricotais ce truc en laine il connaissait pas Dublin c'était quoi cet endroit et ainsi de suite à propos de tous les monuments et il m'a épuisée avec les statues ainsi je l'encourageais le faisant pire qu'il est à qui tu penses là maintenant dis moi qui tu as dans la tête qui c'est dis moi son nom dis moi qui c'est c'est l'Empereur d'Allemagne oui imagine que je suis lui pense à lui tu le sens bien là qu'il essaye de faire de moi une pute il y arrivera jamais il ferait mieux de laisser tomber maintenant à l'âge qu'il a ça vous détruit une femme et y a pas de plaisir à faire semblant d'aimer ça jusqu'à ce qu'il jouisse et alors moi je me finis comme je peux et ça vous fait les lèvres toutes pâles de toute façon c'est fait maintenant une bonne fois pour toutes malgré tout ce qu'on raconte y a que la première fois après ça devient l'ordinaire tu le fais et t'y penses plus pourquoi est-ce qu'on peut pas embrasser un homme sans aller jusqu'à l'épouser au début on aime ça parfois sauvagement quand on se sent comme ça si bien partout on peut pas résister quelquefois je voudrais qu'un homme n'importe lequel vienne me prendre quand il est là et qu'il m'enlace et m'embrasse y a rien de tel qu'un baiser long et chaud qui descend jusqu'à l'âme vous paralyse presque ensuite je déteste ça cette confession quand j'allais voir le père Corrigan il m'a touchée mon père et quel mal y avait il où ça et j'ai dit au bord du canal comme une idiote mais où sur votre personne mon enfant sur

la jambe derrière c'était haut oui c'était plutôt haut là où vous vous asseyez oui O Seigneur est-ce qu'il aurait pas pu dire fesses plus tôt et qu'on en finisse avec ça quel rapport ça a et avez vous j'ai oublié comment il a tourné ça non père et je pense toujours au vrai père quel besoin il avait de savoir alors que je m'étais déjà confessée de ça à Dieu il avait une jolie main grasse la paume toujours moite ça me déplairait pas de la sentir à lui non plus je dirais à voir son cou de taureau dans son licol je me demande s'il m'a reconnue dans le confessionnal je pouvais voir sa figure lui pouvait pas voir la mienne bien entendu il s'était jamais retourné et il avait rien laissé voir pourtant il avait les yeux rouges quand son père est mort ils sont perdus pour une femme c'est sûr ça doit être très dur quand un homme pleure et pour eux donc j'aimerais que l'un d'entre eux me prenne dans ses bras ses habits sacerdotaux l'odeur d'encens qu'il dégage comme le pape et puis y a aucun danger avec un prêtre si on est mariée il est jamais assez prudent pour lui même alors on donne quelque chose en pénitence à S S le pape je me demande s'il a été content avec moi une chose que j'ai pas aimée c'est la claque qu'il m'a donnée par derrière en partant avec un tel manque de respect dans le hall même si j'ai ri je suis pas un cheval ni un âne n'est-ce pas j'imagine qu'il pensait à son père je me demande s'il est réveillé et pense à moi ou s'il rêve est-ce de moi qui lui a donné cette fleur dont il a dit qu'il l'avait achetée son haleine sentait une espèce de boisson pas du whisky ni de la bière peut-être cette espèce de pâte sucrée avec laquelle ils collent leurs affiches une sorte de liqueur j'aimerais goûter de ces boissons de riches à la belle apparence corsée vert et jaune que boivent ces playboys en chapeaux hautsdeforme une fois j'ai goûté en trempant mon doigt dans celui de cet Américain qui avait l'écureuil et qui parlait timbres avec monpère il avait toute la peine du monde à ne pas s'endormir après la dernière fois qu'on a

pris du porto et de la terrine elle avait un bon goût salé oui parce que je me sentais très bien et fatiguée moi aussi et je me suis endormie comme un plomb dès que je me suis fourrée au lit jusqu'à ce que ce tonnerre me réveille Dieu ait pitié de nous je croyais que le ciel allait nous tomber sur la tête pour nous punir quand je me suis signée et j'ai dit un Je vous salue Marie c'était comme ces épouvantables coups de tonnerre à Gibraltar³ comme si c'était la fin du monde et ils viennent vous dire qu'il y a pas de Dieu que pouvaient faire d'autre qu'un acte de contrition quand ça roulait et ça se précipitait de partout rien sinon le cierge que j'ai allumé ce soir là à la chapelle de Whitefriars street pour le mois de Marie eh bien ça a porté bonheur bien qu'il rigolerait s'il savait parce qu'il va jamais à l'église messe ou assemblée il dit ton âme t'as pas d'âme là dedans seulement de la matière grise parce qu'il sait pas ce que c'est que d'en avoir une oui quand j'ai allumé la lampe oui parce qu'il avait dû jouir 3 ou 4 fois avec son machin sidérant gros rouge bestial qu'il a je me demandais si la veine ou le comment on dit putain allait exploser même si son nez est pas si grand après j'ai enlevé toutes mes affaires une fois les stores baissés après avoir passé des heures à m'habiller me parfumer me peigner c'est comme du fer ou une espèce de gros pied de biche tout le temps dressé il avait dû manger des huîtres quelques douzaines au bas mot il était très en voix non jamais de toute ma vie j'en ai senti un qui en avait une de cette taille là faite pour vous remplir complètement il a dû manger un mouton entier après et puis pourquoi donc est-ce que nous sommes faites comme ça avec un grand trou au milieu de nous comme un Étaalon qui vous l'enfonce à l'intérieur parce que c'est tout ce qu'ils attendent de vous avec cet éclair déterminé vicieux dans le regard j'ai été obligée de fermer à moitié les yeux même s'il a pas une quantité tellement énorme de foutre quand je l'ai forcé à se retirer pour le faire sur moi vu comme

c'est gros ça vaut mieux au cas où ça partirait pas totalement au lavage la dernière fois que je l'ai laissé se finir en moi quelle charmante invention pour les femmes qu'il ait tout le plaisir mais si on leur faisait essayer un peu à eux ils sauraient ce que j'ai subi avec Milly⁴ personne croirait et quand elle faisait ses dents et le mari de Mina Purefoy allez un ptit coup encore un ptit coup qui lui fourre un enfant tous les ans quand c'est pas des jumeaux c'est réglé comme du papier à musique elle se balade toujours avec une odeur d'enfant sur elle celui qu'ils appellent vermisseau ou quelque chose comme ça un vrai petit nègre⁵ avec des cheveux tout crépus Jésus d'espoir l'enfant est noir la dernière fois que j'y suis allée il y en avait toute une troupe à se chamailler et à brailler à plus pouvoir s'entendre c'est censé être bon pour eux ils sont contents que quand ils nous ont gonflées comme des éléphants ou quoi encore supposons que je risquais d'en avoir un autre quoique pas de lui pourtant s'il était marié je suis sûre qu'il aurait un bébé beau et fort mais après tout je sais pas Popold a plus de foutre oui ça serait incroyablement bon j'imagine que c'était de rencontrer Josie Powell et l'enterrement et de penser à moi et Boylan c'est tout ça qui l'a excité il peut penser ce qu'il veut maintenant si ça peut lui faire du bien je sais qu'ils faisaient un peu affaire quand je suis entrée en scène il dansait avec elle et il sortait avec le soir de la crémaillère de Georgina Simpson et puis il a essayé de me baratiner sur le thème il aimait pas la voir faire tapisserie et c'est pour ça qu'on s'est engueulés sur la politique c'est lui qui a commencé pas moi quand il a dit que Notre Seigneur était charpentier à la fin il m'a fait pleurer c'est normal une femme c'est si sensible à propos de tout et de rien j'étais en rage contre moi même d'avoir cédé c'est bien parce que je voyais qu'il m'avait à la bonne et il disait qu'Il avait été le premier socialiste j'avais été tellement énervée de pas arriver à le mettre en colère mais il sait beaucoup de trucs en

vrac surtout sur le corps et les intérieurs moi aussi des fois ça m'aurait plu de me pencher sur ce sujet de ce que nous avons à l'intérieur de nous dans la Médecine pour tous je pouvais toujours reconnaître sa voix à lui quand la pièce était bondée et le surveiller après ça j'ai fait semblant d'être en froid avec elle à son sujet parce qu'il était plutôt du genre jaloux quand il me demandait où vas tu et je disais chez Floey et il m'a offert les poésies de Lord Byron et les trois paires de gants ça a mis fin à ça je pourrais assez facilement le faire se raccommoder n'importe quand je sais comment je pourrais même en imaginant qu'il se remette avec elle et qu'il sorte pour la retrouver quelque part je le saurais s'il refusait de manger des oignons je connais plein de trucs lui demander de rabattre le col de mon chemisier ou le toucher avec ma voilette ou mes gants au moment de sortir alors là 1 baiser suffirait à les envoyer toutes promener néanmoins très bien nous verrons qu'il aille chez elle c'est sûr elle serait bien trop contente de faire celle qui est follement amoureuse de lui je m'en ficherais un peu j'irais juste la voir et je lui demanderais vous l'aimez et je la regarderais droit dans les yeux elle pourrait pas me gruger mais lui alors il pourrait imaginer qu'il l'est et lui faire une déclaration entortillée à sa manière comme il m'a fait à moi bien qu'il ait fallu que je ruse à mort pour la lui arracher mais ça m'a pas déplu ça montrait qu'il pouvait se retenir et qu'il était pas pour la première qui lui ferait des avances il était mûr pour me faire des déclarations le soir dans la cuisine quand je roulais la galette de pommes de terre je voudrais te dire quelque chose si je l'avais pas empêché en faisant croire que j'étais en colère avec les mains et les bras pleins de farine et de pâte en tout cas je m'étais trop laissée aller la veille en parlant des rêves alors je voulais pas en lâcher plus qu'il fallait avec lui toujours elle était là à m'embrasser Josie toutes les fois qu'il était là elle le faisait sous entendant que ça s'adressait à lui c'est sûr toujours

à me peloter et quand j'ai dit que je me lavais le corps de haut en bas aussi loin que possible elle m'a demandé si je me lavais le possible les femmes cherchent toujours à faire glisser la conversation de ce côté là et à insister quand il est là elles savent à son œil rusé qui cligne légèrement il prend un air détaché quand elles en viennent à sortir des trucs de ce style tel qu'il est fait ça le pourrit ça m'étonne pas du tout parce qu'il était plutôt bel homme à ce moment là il essayait de ressembler à Lord Byron que je disais que j'aimais tout en le trouvant trop beau pour un homme et il l'était un peu avant nos fiançailles plus tard bien qu'elle ait pas trop aimé ça le jour où j'avais un de ces fous rires à me rouler par terre sans pouvoir m'arrêter avec toutes mes épingles à cheveux qui tombaient l'une après l'autre avec la quantité de cheveux que j'avais tu es toujours en grande forme elle m'a fait oui parce que ça la faisait râler parce qu'elle savait ce que ça voulait dire parce que je lui en disais pas mal sur ce qui se passait entre nous deux pas tout mais juste assez pour lui mettre l'eau à la bouche mais c'était pas ma faute elle a pas beaucoup sali notre paillason depuis notre mariage je me demande à quoi elle ressemble maintenant depuis le temps qu'elle vit avec son timbré de mari elle avait une sale mine et le visage qui commençait à accuser le coup la dernière fois que je l'ai vue ça devait être juste après une engueulade avec lui parce que j'ai tout de suite senti qu'elle voulait amener la conversation sur les maris et parler de lui pour pouvoir le descendre c'est quoi qu'elle m'a dit O oui que quelquefois il venait dans le lit avec ses chaussures crottées quand ça le prend sa lubie non mais imagine si tu devais te mettre au lit avec un machin pareil qui pourrait vous assassiner n'importe quand quel homme bon tout le monde devient pas fou de la même manière en tout cas Popold quoi qu'on dise il essuie toujours ses pieds sur le paillason quand il arrive qu'il pleuve ou non et il cire toujours lui-même ses chaussures et il retire toujours son chapeau

quand il vous rencontre dans la rue comme autrefois et le voilà qui se promène en pantoufles pour réclamer £10 000 à cause d'une carte postale HS HS O Marie chérie non mais un vieux machin comme ça ça vous ferait chier à en crever tellement débile qu'il est même pas capable d'enlever ses chaussures et alors quoi faire avec un homme pareil j'aimerais mieux mourir 20 fois que d'en épouser un autre de leur sexe bien sûr il retrouverait jamais une femme comme moi pour le supporter comme je le fais tu me connais alors tu couches avec moi oui et au fond de lui il le sait bien tiens par exemple cette Mme Maybrick qui a empoisonné son mari pourquoi je me demande amoureuse d'un autre homme oui ça a été découvert est-ce qu'elle était pas une vraie saleté de faire une chose pareille c'est sûr il y a des hommes pour vous pousser à bout et vous rendre folles et toujours avec les pires mots à la bouche pourquoi alors est-ce qu'ils nous demandent de nous marier avec eux si on est si mauvaises comme tout revient à ça oui parce qu'ils peuvent pas se passer de nous c'était de la poudre d'Arsenic qu'elle a mis dans son thé elle l'avait pris sur du papier tuemouches c'est ça je me demande pourquoi ça s'appelle comme ça si je lui demandais il dirait que ça vient du grec et on serait aussi avancé qu'avant elle devait être follement amoureuse de l'autre type pour courir le risque d'être pendue O elle s'en fichait bien si elle avait ça dans le sang qu'est-ce qu'elle pouvait y faire et puis ils sont quand même pas assez cruels pour aller pendre une femme bien sûr que si

NOTES

Les notes proposées dans cette édition renvoient principalement à des indications littéraires, historiques, géographiques ou à des traductions de mots anglais, espagnols ou italiens. Pour toute précision concernant les noms propres de personnages présents dans *Ulysse*, ou tout autre détail lié à l'intrigue du roman ou à l'époque, nous renvoyons le lecteur aux notes de Jean-Michel Rabaté dans l'édition « Folio classique ».

D'autre part, ce chapitre contient des particularités langagières, propres à l'écriture de James Joyce : une absence volontaire de ponctuation, des chiffres qui remplacent parfois les pronoms personnels, des initiales qui peuvent apparaître au milieu d'une phrase, tout comme des mots « collés » (« hautsdeforme », « portemonnaie », « soidisant »), des mots déformés (« hââââte », « guiiiidera ») ou même des néologismes (« poupoupourpeupepeuouour »). Ces occurrences relèvent de choix narratifs délibérés.

1. Avec la Liffey et la Dodder, la Tolka est l'un des trois cours d'eau qui traversent la région de Dublin.

2. Théâtre à Dublin.

3. Gibraltar, territoire britannique à l'extrême sud de la péninsule Ibérique, est la ville où est née Molly Bloom.

4. Millicent Bloom, fille de Leopold et Molly.

5. Désignation péjorative et raciste, à replacer dans le contexte d'une époque qui ne l'avait pas encore proscrite.

Ce texte est extrait d'*Ulysse* (Folio classique n° 5641).

© Éditions Gallimard, 2004, 2013, pour la traduction française
et la direction de traduction ; 2024, pour la préface,
les notes et la présente édition.

Couverture : Photo © audriusmerfeldas / iStock (détail).

Éditions Gallimard
5 rue Gaston-Gallimard
75328 Paris
<http://www.gallimard.fr>

TABLE DES MATIÈRES

Préface, par Laura El Makki

Pénélope

Notes

James Joyce

Pénélope

Traduit de l'anglais (Irlande) par Tiphaine Samoyault
sous la direction de Jacques Aubert

Préface et notes de Laura El Makki

Pour les plus endurants d'entre nous, le dernier chapitre du roman *Ulysse* de James Joyce, intitulé « Pénélope », est une récompense. Tel le héros d'Homère qui a relevé de périlleux défis pour rentrer chez lui sain et sauf après vingt ans de guerre et d'odyssée, ils ont traversé les périls d'une histoire qui a tenté avec malice de les semer. Les voilà donc au chapitre XVIII atteignant, épuisés mais fiers, le sommet d'une montagne réputée dangereuse. Mais un autre chemin est possible pour tous ceux qui se sont perdus en route, ceux qui n'osent se frotter au monument ou qui en rêvent depuis longtemps sans passer à l'action. Cet autre chemin implique de désobéir à la règle universelle qui oblige à commencer un livre par le début. Bondir jusqu'à « Pénélope », donc, telle est l'alternative envisagée.

Laura El Makki

Commencer *Ulysse* de James Joyce par la fin... Une plongée radicale, en huit phrases, dans les pensées échevelées de Molly Bloom : Pénélope.

Ce texte est extrait d'*Ulysse* (Folio classique n° 5641).

Cette édition électronique du livre
Pénélope de James Joyce
a été réalisée le 23 juillet 2024 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782073054654 - Numéro d'édition : 624272).
Code produit : Q04166 - ISBN : 9782073054678.
Numéro d'édition : 624274.

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo